

---

ANNALES  
UNIVERSITATIS MARIAE CURIE-SKŁODOWSKA  
LUBLIN – POLONIA

VOL. XLIII

SECTIO FF

1-2025

---

ISSN: 0239-426X • e-ISSN: 2449-853X • Licence: CC-BY 4.0 • DOI: 10.17951/ff.2025.43.1.65-75

Sortir de la spirale. Le monde du travail  
dans l'écriture du présent  
(Margaux Gilquin, Vincent Message)\*

---

Breaking Out of the Spiral. The World of Work in the Writing  
of the Present: (Margaux Gilquin, Vincent Message)

---

Wydostać się ze spirali: świat pracy w literaturze współczesnej  
(Margaux Gilquin, Vincent Message)

JOANNA TEKLIK

Université Adam Mickiewicz de Poznań, Pologne

ORCID ID : <https://orcid.org/0000-0001-5521-6747>

e-mail : [joanna.teklik@amu.edu.pl](mailto:joanna.teklik@amu.edu.pl)

**Résumé.** Transcrire le monde du travail au XXI<sup>e</sup> siècle, c'est non seulement écrire sur la réalité économique d'aujourd'hui, mais surtout entreprendre un véritable travail de l'écriture qui repose sur la recherche issue de la pratique empruntée aux sciences humaines. Au lieu de se contenter de présenter le milieu socioprofessionnel, l'écrivain se transforme en explorateur - détective qui part en quête des traces et collecte des témoignages. Tantôt, il se met en scène afin de témoigner de sa propre expérience traumatisante – perte de l'emploi et chômage (*Le dernier salaire* de Margaux Gilquin), tantôt, à l'instar de journaliste, il mène une enquête littéraire qui permet de dévoiler les mécanismes

---

\* Publikację tomu sfinansowano ze środków Instytutu Językoznawstwa i Literaturoznawstwa UMCS. Wydawca: Wydawnictwo UMCS. Dane teledresowe autora: Uniwersytet im. Adama Mickiewicza w Poznaniu, Zakład Literatury Francuskiej, Komparatystyki Literackiej i Badań nad Belgią Frankofońską, al. Niepodległości 4, 61-874 Poznań; tel. +48 61 829 35 61.

qui sous-tendent l'organisation de l'entreprise moderne, violence et harcèlement moral et son impact dévastateur sur l'individu (*Cora dans la spirale* de Vincent Message).

**Mots-clés** : perte d'emploi, chômage, violence et harcèlement moral, Margaux Gilquin, Vincent Message

**Abstract.** Writing about the world of work in the 21<sup>st</sup> century means not only writing about today's economic reality, but above all undertaking a real work of writing based on research derived from practice borrowed from the human sciences. Instead of simply presenting the socio-professional environment, the writer transforms himself into an explorer – a detective who goes in search of traces and collects testimonies. Sometimes, he puts himself on stage to testify to his own traumatic experience, such as job loss (*Le dernier salaire* by Margaux Gilquin), sometimes, like a journalist, he conducts a literary investigation which reveals the mechanisms which underlie the organization of the modern company, moral harassment and its devastating impact on the individual (*Cora dans la spirale* by Vincent Message)

**Keywords:** job loss, unemployment, moral harassment, Margaux Gilquin, Vincent Message

**Abstrakt.** Narracje o rynku pracy w literaturze XXI wieku to nie tylko pisanie o rzeczywistości ekonomicznej, ale przede wszystkim wyraz autentycznych poszukiwań formalnych praktyk zapożyczonych z nauk humanistycznych. Pisarz nie poprzestaje na opisywaniu środowiska społeczno-zawodowego i przeobraża się w detektywa, który bada ślady i gromadzi świadectwa. Czasami pojawia się na scenie, by opowiedzieć o własnym, traumatycznym doświadczeniu, jakim jest utrata pracy (Margaux Gilquin, *Le dernier salaire*), czasami na wzór reportera, prowadzi literackie śledztwo, które odsłania mechanizmy leżące u podstaw funkcjonowania współczesnej korporacji – przemoc psychiczną i jej negatywny wpływ na jednostkę ( Vincent Message, *Cora dans la spirale*)

**Słowa kluczowe** : utrata pracy, bezrobocie, przemoc psychiczna, Margaux Gilquin, Vincent Message

L'écriture du présent qui embrasse non seulement « ce qui s'écrit aujourd'hui », mais aussi « ce qu'on écrit à propos d'aujourd'hui » (Viart, Rubino, 2012, p. 248) devient depuis quelques décennies le reflet d'un renouveau d'échanges entre les sciences humaines et la littérature. Il n'est plus question d'un simple rapprochement, mais d'une « véritable convergence réciproque [...] où la littérature n'est plus seulement source, ressource ni rivale des SHS »<sup>1</sup> (Viart, 2024). Elle connaît un nouvel âge de l'enquête, pour reprendre la formule de Laurent Demanze (2019) : les écrivains de l'extrême contemporain puisent dans les pratiques issues des sciences sociales (entretiens, fouille d'archives, investigation, collecte de témoignages, etc.) afin de traduire le monde du travail, la précarité de l'emploi et l'aliénation de l'individu. Ainsi, ils s'inscrivent dans le sillage de Leslie Kaplan (1982)<sup>2</sup> et de François Bon

<sup>1</sup> Il convient de citer également dans ce contexte les travaux d'Anne Barrère et Danilo Maruccelli (2009), ou ceux d'Alban Bensa et François Pouillon (2012).

<sup>2</sup> Il est à noter que son roman, *L'Excès-l'usine*, publié en 1982 et salué par Marguerite Duras et Maurice Blanchot, fut l'objet de nombreuses études et sa réédition en poche par P.O.L en novembre 2020, donc presque 40 ans après sa parution, témoigne sans doute de l'actualité du sujet.

(1982) que l'on considère comme pionniers de nouvelles écritures du réel (Viart, Rubino, 2012, pp. 139-141). Sans emprunter à l'esthétique réaliste, encore moins revenir à un néoréalisme, ils mobilisent la modernité littéraire au service d'une *autre* pratique. L'usine éponyme des textes de Kaplan et de Bon, transformée en écriture, contribue à la naissance d'un nouveau modèle esthétique qui relève formellement, certes, soit de l'écriture minimaliste (Kaplan) soit de l'art plastique (Bon), mais qui ne recourt pas à une intrigue pour pouvoir faire sentir au lecteur les contraintes du milieu du travail, aussi vivant qu'impersonnel. Les écrivains d'aujourd'hui pourchassent ce « pli sociologique » (Viart, Rubino, 2012, p. 143) engagé dans les années 80 et 90 du XX<sup>e</sup> siècle, plus attentifs à la réalité socioprofessionnelle et la problématique qu'elle implique. La littérature contemporaine n'est plus la rivale des sciences humaines, mais devient leur partenaire qui, par la richesse de sa réflexion et l'hybridité de sa forme, contribue au développement réciproque. Son rôle change et elle n'est plus un miroir du monde, comme le souligne Dominique Viart, mais « une relation au monde [...] qui embarque le lecteur dans son questionnement » (Viart, 2019). Les récits de Bon sont à ce titre révélateurs – l'écrivain porte un regard critique sur son écriture à l'intérieur même du roman, tout en interrogeant le phénomène en question aussi bien que la forme que celui-ci revêt<sup>3</sup>.

Les deux premières décennies du XXI<sup>e</sup> siècle littéraire français abondent en publications que les chercheurs désignent comme des écritures du travail (Bikialo et Engélibert, 2012 ; Grenouillet, 2014 ; Adler et Heck, 2016). Pourtant, ce terme ne rend pas suffisamment la spécificité de ladite relation entre la littérature et les sciences humaines. On lui préfère la formule « littératures de terrain », forgée par Viart, ou encore celle d'une « enquête littéraire », proposée par Demanze – pour traduire l'attitude des écrivains contemporains qui s'aventurent sur les terrains des sociologues ou des ethnographes. Au lieu de se contenter de présenter le monde du travail, l'écrivain se transforme en explorateur – détective qui part en quête des traces et collecte des témoignages<sup>4</sup> (Message, 2022, p. 255). En abordant une question difficile liée au milieu socioprofessionnel, il s'interroge premièrement sur la manière de la présenter. À cette étape-là, le *comment* prend le dessus et l'enquête-crédation se met en marche.

*Raconter le chômage*, ouvrage collectif publié sous l'égide de Vincent Message, en est une belle illustration (Message, 2022). Les auteurs de quatorze récits se proposent d'enquêter afin d'apporter une réponse à la question concernant la représentation (littéraire) des personnes en recherche d'emploi. À l'instar

<sup>3</sup> Ce geste critique de l'écrivain amène Dominique Viart à parler des « fictions critiques » (2006, pp. 185-204).

<sup>4</sup> C'est ainsi que Vincent Message résume l'idée de l'écrivain - enquêteur proposée par Laurent Demanze.

des sociologues, ils effectuent un travail de terrain, en menant des entretiens aussi bien avec les chômeurs que les conseillers à l'emploi. À partir de cet échange, ils créent leurs histoires, chacun travaillant le matériau acquis à sa propre manière. Entre la sociologisation de la fiction et la fictionnalisation d'un fait social, l'enquête littéraire s'avère alors une pratique dotée d'une hétérogénéité générique qui placerait le récit, comme l'entend Hélène Suquet (après Laurent Demanze et Vincent Message), « à mi-chemin entre la nouvelle réaliste, l'enquête sociologique ou ethnographique, le texte engagé et l'art de la conversation » (2022). Quelle que soit l'étiquette et/ou les proportions gardées, il est incontestable que les textes issus de *Raconter le chômage*, y répondent entièrement. Cet ouvrage nous renseigne sur le quotidien dramatique des demandeurs d'emploi, en leur rendant voix et visage. Car les enquêteurs, tantôt présents, tantôt absents de leurs récits, refusent de démontrer simplement le problème du chômage et prennent soin de le raconter par le biais de ceux qui en furent atteints. Ils restituent les témoignages récoltés afin de transcrire les problèmes affectifs et matériels affrontés par les chômeurs. Il en découle frustration et impuissance générales de ceux qui sont considérés comme socialement exclus et qui, en se triturant au jour le jour, finissent par y croire.

Il en va de même pour Margaux Gilquin, l'autrice du récit conçu avec la collaboration de Caroline Sers, *Le dernier salaire. Chronique d'un quinquana en fin de droits*, publié en 2016 et récompensé l'année suivante du Prix du Meilleur ouvrage sur le monde du travail. Dans ce récit rétrospectif et non linéaire, la narratrice retrace l'histoire de sa crise professionnelle et personnelle, due à la violence économique de son milieu du travail. Au moment où son entreprise est rachetée, elle se retrouve face à un nouveau management et un patron qui, malgré ses compétences et son ancienneté, cherche à la faire démissionner :

D'abord, il a commencé par changer d'attitude avec moi. Terminé les sourires, plus de compliments, plus de chaleur humaine. [...] Ensuite, il s'est mis à me convoquer dans son bureau pour me faire des reproches. Rien n'allait plus. Je ne savais pas faire mon travail, je faisais des erreurs... J'ai commencé à douter de moi. À ne plus dormir. À paniquer. Donc, entre la fatigue et le stress, à faire effectivement quelques erreurs... Le cercle vicieux (Gilquin, 2016, p. 19).

Elle finit par perdre son emploi et se trouve obligée d'affronter le chômage à quarante huit ans. Sans travail, sans études qu'elle n'avait jamais eu l'occasion de reprendre, sans mari qu'elle suit en femme dévouée et dont elle divorce un an avant son licenciement l'ayant surpris avec une autre femme, enfin sans fils qui déménage peu avant, elle se sent seule et socialement exclue. Ce qu'elle observe non sans ironie grinçante : « Déjà, après avoir quitté mon mari, j'ai été moins invitée. Une femme seule, c'est difficile, paraît-il... Alors une femme seule au chômage,

ça devient carrément de la provocation ! Et puis on ne sait jamais, ça pourrait être contagieux... » (Gilquin, 2016, p. 68).

Désespérée, Gilquin entreprend une lutte acharnée pour avoir un emploi. Elle passe son temps à rédiger des CV, envoyer des lettres de motivation, accepter de petits contrats d'un ou deux jours, tout en rêvant d'un CDI. Le bilan en est pourtant fort décourageant – sept ans de recherche d'emploi, passées activement, mais sans succès à, comme elle constate avec amertume, « prendre confiance en moi, inspirer confiance aux employeurs... » (Gilquin, 2016, p. 12). Épuisée par les tentatives de trouver un emploi, elle adopte une attitude de repli, refuse tout contact avec le monde extérieur, s'enferme chez elle et renonce à elle-même. Sa santé psychique et physique se dégrade gravement : « J'ai mal partout. Partout. La douleur s'étend aux jambes. Un matin, je ne peux pas me lever, et surtout, j'ai une douleur affreuse dans la mâchoire, le bras gauche, je respire mal. Médecin. Urgences. Pétage de plombs. Confusion dans mes propos. Piqure. Dodo. » (Gilquin, 2016, p. 57).

Privée du cadrage institutionnel, garant de son identité sociale, elle chavire, perd le contrôle de sa vie et l'estime de soi. Avec une boule en estomac et la gorge serrée en permanence, elle est au bord du gouffre (Gilquin, 2016, pp. 193-194). Sans plus pouvoir payer le loyer, elle est contrainte de quitter son appartement. C'est alors que, pétrifiée de peur, elle revoit son passé et, pas à pas, phrase par phrase, rythmiquement, procède à un véritable anéantissement :

Je me dissous.

Je m'oublie.

Je m'efface.

Je m'absente.

Je me quitte.

Je ne suis plus moi.

Je suis déjà l'autre.

Celle qui n'est plus rien (Gilquin, 2016, p. 34).

Cette anaphore du moi désespéré, condamné à la solitude et à la souffrance, la conduit impitoyablement à devenir cet « autre » et à contester sa propre existence. Le malaise identitaire initial tourne en annihilation totale. Il n'y a plus rien à reconstruire, ni un monde, ni un soi. L'épreuve du chômage s'avère non seulement une rupture économique et sociale, mais aussi existentielle. Une perte d'emploi est, pour reprendre le titre d'un ouvrage publié par un groupe de sociologues (Linhart, Rist, Durand, 2002), une perte de soi : l'image que nous avons de nous-mêmes, notre place au sein de la famille et de la société, nos projets et ambitions – tout repose sur le travail, garant de notre équilibre.

L'identité de l'homme s'efface derrière les impératifs économiques et l'autrice du *Dernier salaire* en est plus que consciente. Avec une certaine nostalgie, elle se souvient des années de sa jeunesse où le chômage avait un « visage humain » :

Le marché du travail était moins tendu, à l'époque ! Je prenais contact avec les agences d'intérim du coin, je faisais les petites annonces [...] même si le chômage faisait déjà parler de lui, on trouvait. Les entretiens étaient moins tendus, moins pervers... On se présentait, on parlait du job, et on faisait l'affaire ou pas... Cela me paraît tellement loin, maintenant. Une époque révolue où les relations humaines semblaient tellement plus faciles, plus apaisées (Gilquin, 2016, pp. 53-54).

Elle reconnaît de ne pas être préparée, voire armée, pour les changements survenus dans le monde du travail, « pas soutenue non plus, eu égard à ce licenciement particulier qui n'offrait aucun plan de reclassement. Jetée à la rue comme une marchandise périmée » (Gilquin, 2016, p. 23). C'est ainsi par ailleurs qu'elle se sent lors d'un entretien avec Mme Trucmuche, dans une sorte de club de cadres au chômage qu'elle décrit avec une ironie non dissimulée et l'humour grinçant :

Madame Gilquin, à quarante-huit ans, ne vous faites pas trop d'illusions. Et puis, on va arriver en février, il fait froid. Les employeurs ne pensent pas à embaucher. En plus, avec tous ces microbes qui traînent partout, rentrez chez vous, mettez-vous au chaud et reposez-vous. Vous reprendrez contact avec moi plus tard.

Voilà, alors ça, c'est fait. Je note dans mon calepin : quarante-huit ans trop vieille – janvier-février trop froid – microbes partout – rentrer à la maison – pas déranger la dame (Gilquin, 2016, p. 43).

L'écriture, qu'elle soit imprégnée d'une nostalgie pour la réalité sociale d'antan ou d'un humour noir, change en une bouée de sauvetage et l'aide à reprendre ses forces. : « J'ai besoin de me reconstruire [...], dit-elle au début du récit, car on m'a bien détruite » (Gilquin, 2016, p. 16) ; « J'ai besoin, poursuit-elle plus loin, de sortir ce que j'ai sur le cœur. J'ai installé mon ordi là-haut, dans ma chambre, avec vue sur la vallée des treize clochers. J'attends que les petites lumières des maisons s'allument au loin. [...], j'écris » (Gilquin, 2016, p. 66).

Nous sommes en mai 2015 et nous assistons à son déménagement involontaire, pour se retrouver, quelques pages plus loin, en octobre 2008, donc la période de son licenciement. On l'accompagne lors de son parcours douloureux d'une demandeuse d'emploi pour revenir, à la fin du récit, au point de départ. La narratrice s'installe alors chez sa vieille tante Marthe, sans revenus ni perspectives. Elle n'a pas de travail, mais retrouve ce qui lui a manqué le plus – la sécurité auprès de la famille, la chaleur humaine et les(s) goût(s) de la vie. « La nourriture est bonne, a du goût. Le vin est bon. Tout est beau. Il fait calme. Il fait chaud au cœur » (Gilquin, 2016,

p. 48). Elle sent le printemps arriver, espère timidement pouvoir s'en sortir, renaître socialement et moralement. L'écriture remplit donc la fonction cathartique, mais elle permet aussi de soulever des questions d'actualité concernant la situation des demandeurs d'emploi. À la fin de son témoignage, Margaux Gilquin s'identifie à toutes les personnes atteintes d'une perte d'emploi et prend rendez-vous avec la ministre du Travail, afin de « pointer du doigt les aberrations du système et la douleur de voir comment nous [chômeurs] sommes considérés » (Gilquin, 2016, p. 217). *Le dernier salaire* retentit alors comme un signal d'alarme à l'égard des dirigeants, responsables de la crise économique de 2008.

Ce moment précis, avec les interrogations existentielles qu'il implique, est également le point de départ pour le roman de Vincent Message<sup>5</sup>, *Cora dans la spirale*<sup>6</sup> :

Au cours de l'automne 2008, les crédits immobiliers pourris qu'on a fait contracter aux ménages américains font s'effondrer Wall Street. C'est la crise depuis 1973 et le choc pétrolier, cela n'a jamais cessé d'être la crise depuis que Cora est née, mais cette fois-ci, à en croire la rumeur du monde, démente, assourdissante, cette fois-ci c'est *vraiment* la crise. Les hauts cris des médias, la gravité plus solennelle des politiques semblent indiquer que le mot va récupérer un peu de son sens galvaudé, de son énergie dramatique, et donc de la brutalité avec laquelle il saisit dans son poing des vies individuelles et les serre jusqu'à ce qu'elles éclatent (Message, 2019, p. 60).

Message annonce ainsi le sujet de son roman qui démontre, entre autres, comment la conjoncture économique contribue à amplifier la violence dans le monde de l'entreprise. Autant le récit de Margaux Gilquin constitue un exemple de littérature de témoignage qui naît d'une protestation individuelle d'une femme marginalisée socialement et détruite psychologiquement par la perte d'emploi, autant celui de Vincent Message souscrit avant tout au renouveau d'échange(s) entre les sciences humaines et la littérature. *Cora dans la spirale* n'est pas, loin s'en faut, une étude sociologique ou économique, mais un roman hybride conçu dans l'esprit d'une enquête littéraire, telle que l'entend Demanze (déjà mentionné). Message reconnaît d'avoir passé de longues années à se documenter avant d'entreprendre la rédaction de ce roman, à prendre connaissance des écrits sur l'évolution du capitalisme, à consulter des salariés et des cadres de l'assurance en particulier, à les interroger

---

<sup>5</sup> Vincent Message est écrivain, maître de conférences en littérature et création littéraire à Paris-VIII. Ses deux premiers romans sont bien accueillis par la critique – *Les Veilleurs* (Seuil, 2009) est lauréat du prix Virgin-Lire et *Défaite des maîtres et possesseurs* (Seuil, 2016) est récompensé par le prix Orange du livre.

<sup>6</sup> Il importe de noter que le roman fut retenu par les jurés du prix Renaudot dans leur première sélection et choisi pour la finale du Prix Médicis.

sur leur façon de travailler, de penser et même de parler. Ce véritable travail de recherche visait, aux dires l'auteur, à « reprendre le dispositif narratif de la non-fiction dans un roman » (Ahl, 2019).

Tout ceci afin de créer l'histoire de Cora Salme, une trentenaire chargée du marketing au sein de la compagnie d'assurances Borélia. L'intrigue semble apparemment banale : après son congé maternité, Cora s'apprête à reprendre son poste. Durant son absence, la société est rachetée et la nouvelle équipe dirigeante décide de la moderniser afin d'obtenir un meilleur retour sur investissement. Une restructuration féroce s'impose : on réclame une disposition et un engagement permanents des employés. Ils sont désormais appelés, conformément aux formules empruntées à la novlangue managériale, à restructurer, rationaliser et optimiser leur travail aux dépens, évidemment, de leur vie privée. C'est le début de la spirale éponyme dans laquelle se retrouve Cora : la performance, la pression psychique, le stress, l'épuisement, l'estime de soi vacillante et la culpabilité ne forment qu'un cercle vicieux. C'est alors qu'elle note dans ses carnets :

Quand nous n'allons plus au travail en croyant que l'énergie que nous y consacrons améliore à petite échelle le monde autour de nous ; quand nous avons aussi perdu l'espoir d'y retrouver au moins des gens que nous aimons, se lever chaque matin, tenus seulement par le devoir ou le chantage à la survie, s'apparente à une mort de l'âme (Message, 2019, p. 320).

Malgré ceci, Cora essaie de mener de front sa carrière, la concilier avec ses aspirations personnelles, maternelles, enfin sa passion pour la photographie. Sa vie accélère en la plongeant dans une résignation profonde : « [...] j'avais une flamme en moi, dit-elle, et elle est rongée par la cendre ; j'avais une âme, et elle s'étirole, s'éteint » (Message, 2019, p. 320).

Le harcèlement de la part de son supérieur, Franck Tommaso dont les avances Cora repousse, aggrave sa situation au sein de l'entreprise. Dans ses textos qu'elle reçoit vers minuit ou dimanche, il est toujours question « des tâches inutiles, mais urgentes qu'il ajoute à sa *to do list* » (Message, 2019, p. 322). Cora a de plus en plus mal à mener une vie familiale normale – s'occuper de sa petite fille Manon, passer le temps avec son compagnon Pierre. Elle n'arrive plus à trouver le sommeil :

Il est une heure, quatre heures, six heures, il est l'heure de l'angoisse. Elle a des grelottements, en elle, qui sortent d'elle, qui lui prennent les jambes et la secouent, qui coulent en grosses gouttes sur son front et qui lui font implorer le cœur, elle voudrait bien que ça s'arrête. Parfois il y a un rat qui lui dévore le ventre, qui ronge et ronge, qui ne se lasse pas (Message, 2019, pp. 347-348).

La crise atteint son apogée au moment où l'héroïne demande à son supérieur une demi-journée de congé pour assister à l'enterrement de Maouloun, son ami – réfugié. Quand Tommaso refuse méchamment, elle prétend d'y aller, malgré le manque du consentement, ce qui provoque sa réaction violente :

« Si tu fais ça, tu es virée. Je lance la procédure. Je monte le dossier, je te fais virer. Tu te crois où ? On te paye pas ici pour faire de l'humanitaire ou aller à des enterrements. » [...] Et tandis qu'elle tournait dans la spirale démente de ces vingt-sept étages, hors d'elle-même, hors d'haleine, elle s'est mise à entendre les derniers mots de Franck, la dernière phrase qu'il lui a dite, et que son cerveau sur le coup avait refusé d'enregistrer : « Je vais te détruire tu sais. Quand j'en aurai fini avec toi, il ne va pas rester grand-chose de toi, tu peux me faire confiance » (Message, 2019, p. 412).

Dépassée par la situation et brisée par le stress continu, elle finit par perdre pied. Le vendredi 8 juin 2012, en partant au travail, avec un *timing* serré plus que d'habitude, vu la réunion matinale et ledit enterrement auquel elle voulait absolument assister, elle atteint le sommet de l'épuisement cognitif – au lieu de déposer Manon chez sa nounou, elle « l'oublie » dans la voiture... :

D'après le rapport d'autopsie, le décès avait eu lieu aux alentours de 11 heures, soit au bout de deux heures de présence dans le véhicule en stationnement. Il était dû à une déshydratation et à une élévation de la température corporelle au-dessus de 40°C, ayant entraîné un arrêt cardio-respiratoire (Message, 2019, p. 462).

Le drame personnel débouche, avec le temps, sur la volonté de porter plainte contre Franck Tommaso, ses méthodes de management et les actes de harcèlement qu'il avait commis. Or, le tribunal a trouvé les reproches des parties civiles « trop imprécis pour que leur matérialité puisse être retenue » (Message, 2019, p. 479).

À travers le portrait de Cora et son histoire bouleversante, Vincent Message dresse non seulement le portrait d'une femme contemporaine qui s'engage simultanément sur plusieurs plans et cherche à s'acquitter de ses devoirs multiples jusqu'à renoncer à soi-même. Il va jusqu'à pointer le fonctionnement de l'entreprise moderne avec sa formule de *l'open space*, d'une part et la société de la performance d'autre part – toutes deux emportées dans un enchaînement diabolique du tourbillon capitaliste (et la spirale de titre). L'essoufflement de l'héroïne, senti à toute page de ce récit haletant, serait donc celui de la société d'aujourd'hui qui s'épuise en se fixant des enjeux qui la dépassent.

Or, ce n'est pas forcément l'objet de ce réquisitoire qui attirerait l'attention du lecteur, mais l'écriture originale qui se met à son service. Si Margaux Gilquin, avec le choix de la narration autodiégétique, remplissait son rôle de témoin, chez

Message la fictionnalisation d'un fait social aboutit à une hybridité formelle intéressante. Fidèle aux propos tenus par Demanze et Viart (déjà cités), l'auteur de *Cora dans la spirale* laisse la reconstitution des faits à un apprenti journaliste – Mathias. Celui-ci, à l'instar d'un enquêteur-archiviste, revient sur les traces des événements qui avaient eu lieu quelques années avant. Dès le premier chapitre, il défend l'actualité et l'intérêt de son projet qu'il veut mener à bien, contre l'opinion de tout le monde : « Les affaires judiciaires, dit-il, sont prescrites ; la mémoire des vies ne devrait jamais l'être » (Message, 2019, pp. 34-35). Il se met alors en scène pour explorer les carnets de notes de Cora, mener des entretiens, interviewer des protagonistes, tout en multipliant les points de vue : « Ces trente carnets, et les photos de cette période, et les autres témoignages que j'ai pu recueillir, c'est une archive vivante qui m'est tombée dans les mains par hasard, alors que je ne demandais rien à personne » (Message, 2019, p. 34). Ainsi, les mécanismes qui sous-tendent la démarche de Vincent Message s'inscrivent dans ce que Viart définit comme le « pli sociologique » (Viart, Rubino, 2012, p.143), puisque l'enquête de Mathias relève aussi bien de la sociologie que de la littérature et la hétérogénéité générique du récit qui en découle, contribue davantage à esthétiser la banalité apparente du sujet abordé.

« Pour écrire, observe Message, il faut une nécessité intime. Mais, rajoute-t-il, il y a des nécessités d'époque. Des combats qui sont encore les nôtres, des enjeux sur lesquels on peut encore agir, voire agir différemment » (Ahl, 2019). Le futur journaliste, Mathias apparaît en l'occurrence comme un *alter ego* de l'écrivain – au moment de lancer son enquête il en parle également en termes de « nécessité » : « J'ai envie, j'ai besoin, je n'ai pas d'autre choix aujourd'hui que d'en porter témoignage » (Message, 2019, p. 35). Par ailleurs, son témoignage s'avère être à la fin le récit de filiation par excellence – Mathias est le fils de Cora et de Pierre, et Manon – sa sœur aînée.

Transcrire le monde du travail au XXI<sup>e</sup> siècle, c'est non seulement écrire sur la violence économique d'aujourd'hui, mais surtout entreprendre un vrai travail de l'écriture qui repose sur la recherche issue de la pratique empruntée aux sciences humaines et le regard critique qu'à l'intérieur du roman l'écrivain porte à son livre dont il interroge le genre et le langage. Celui-ci relie l'homme à son travail, en soulignant parfois son caractère déshumanisant. Ainsi, la perte d'emploi résulterait d'une restructuration ou d'optimisation qui ne viserait qu'à garder de l'effectif opérationnel. *Dernier salaire* de Margaux Gilquin qui dépasse le cadre d'un simple témoignage d'une demandeuse d'emploi et *Cora dans la spirale* de Vincent Message qui, en enquêteur, signe un nouvel âge de l'enquête dans la littérature contemporaine, sont à ce titre plus que révélateurs.

## REFERENCES/REFERENCIAS/ BIBLIOGRAFIA

- Adler, Aurélie, Heck, Maryline (dir.). (2016). *Écrire le travail au XXI<sup>e</sup> siècle : quelles implications politiques ?* Paris : Presses Sorbonne Nouvelle.
- Ahl, Nils C. (2019). *Cora dans la spirale* de Vincent Message, ou comment écrire un roman sur l'entreprise. [https://www.lemonde.fr/livres/article/2019/09/14/cora-dans-la-spirale-de-vincent-message-ou-comment-ecrire-un-roman-sur-l-entreprise\\_5510450\\_3260.html](https://www.lemonde.fr/livres/article/2019/09/14/cora-dans-la-spirale-de-vincent-message-ou-comment-ecrire-un-roman-sur-l-entreprise_5510450_3260.html) (page consultée le 5.10.2024).
- Bensa, Alban, Pouillon, François. (2012). *Terrains d'écrivains. Littérature et ethnographie*. Toulouse : Anacharsis.
- Barrère, Anne, Martuccelli, Danilo. (2009). *Le roman comme laboratoire. De la connaissance littéraire à l'imagination sociologique*. Lille : PU du Septentrion.
- Bikialo, Stéphane, Engélibert, Jean-Paul (dir.). (2012). *Dire le travail. Fiction et témoignage depuis 1980*. Rennes : Presses universitaires de Rennes.
- Bon, François. (1982). *Sortie d'usine*. Paris : Éditions de Minuit.
- Demanze, Laurent. (2019). *Un nouvel âge de l'enquête. Portraits de l'écrivain contemporain en enquêteur*. Paris : José Corti.
- Gilquin, Margaux, Sers, Caroline (avec la collaboration de). (2016). *Le dernier salaire. Chronique d'un quinquena en fin de droits*. Paris : XO Éditions.
- Grenouillet, Corinne. (2014). *Usines en textes, écritures au travail : témoigner du travail au tournant du XXI<sup>e</sup> siècle*. Paris : Classiques Garnier.
- Kaempfer, Jean, Florey, Sonya, Meizoz, Jérôme (dir.). (2005). *Formes de l'engagement littéraire*. Lausanne : Antipodes.
- Kaplan, Leslie. (1982). *L'Excès-l'usine*. Paris : Hachette / P.O.L.
- Linhart, Danièle, Rist, Barbara, Durand, Estelle. (2002). *Perte d'emploi, perte de soi*. Ramonville : Éditions Érès.
- Message, Vincent. (2019). *Cora dans la spirale*. Paris : Éditions du Seuil.
- Message, Vincent (dir.). (2022). *Raconter le chômage*. Saint-Denis : Presses Universitaires de Vincennes-Paris 8.
- Suquet, Hélène. (2022). Une « enquête littéraire » sur le chômage : les visages des statistiques. *Acta fabula*, 23(9), dossier « Mémoires du travail ». <http://www.fabula.org/lodel/acta/document15095.php> (page consultée le 14.01.2025). DOI: <https://doi.org/10.58282/acta.15095>
- Viart, Dominique. (2006). « Fictions critiques » : la littérature contemporaine et la question du politique. In : Jean Kaempfer, Sonia Florey et Jérôme Meizoz (dir.), *Formes de l'engagement littéraire* (pp. 185-204). Lausanne : Antipodes.
- Viart, Dominique, Rubino, Gianfranco (dir.). (2012). *Écrire le présent*. Paris : Armand Colin.
- Viart, Dominique. (2019). Terrains de la littérature. *Elfe XX-XXI*, 8. <http://journals.openedition.org/elfe/1136> (page consultée le 13 janvier 2025). DOI : <https://doi.org/10.4000/elfe.1136>
- Viart, Dominique. (2024). Littérature – Sciences sociales : nouveaux échanges. *Fabula / Les colloques, Écritures ex-situ : le collectif, le dehors et l'ailleurs, Une décennie de littérature en France (2010-2021). Déplacements de la critique et de la narration* (dir. Aurélie Adler). <http://www.fabula.org/colloques/document11931.php> (page consultée le 5.03.2025).

